Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 71 (1983)

Heft: [1]

Artikel: L'histoire des mères

Autor: Chaponnière, Corinne

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-276708

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'histoire des mères

Preuve qu'elle est définitivement sortie de l'ombre, l'histoire des mères vient de sortir... en livre de poche. Nous l'avons lue pour vous.

Photo Helena Mach

Les mères, jusqu'au livre d'Yvonne Knibiehler et Catherine Fouquet, n'ont jamais eu d'histoire. Il faut dire que celle-ci n'est guère entrée dans la vie privée, jusqu'il y a quelques décennies à peine. Or, la maternité a toujours été considérée comme relevant du domaine privé, hormis les périodes de dénatalité, ou au contraire d'explosions démographiques, durant lesquelles les enfants devenaient des enjeux politiques.

La maternité a vécu pourtant bien des révolutions ; elle a subi l'influence de toutes les découvertes, de tous les courants de pensée qui ont traversé les siècles. Le comportement des femmes n'est jamais resté à l'écart des mutations qui ont marqué l'histoire, que leur participation soit celle de l'obéissance, de la révolte... ou du silence.

La mère : sacrée

La Nativité est une des grandes fêtes de l'année chrétienne. De tous temps, la mère a été vénérée : la première étant Marie, mère sans péché. Tour à tour les artistes du Moyen Age lui ont donné plusieurs visages : d'abord rigide et solennel, son portrait s'est fait de plus en plus humain. Les thèmes changent aussi : dès le XIVe, par exemple, les artistes préfèrent souvent représenter la douleur que la joie maternelle — Marie auprès du tombeau, parallèlement à l'allégresse de la naissance. On a cru longtemps que l'enfant du Moyen Age ne comptait guère pour ses parents, par la multiplicité des naissances et des morts en bas âge. Or, parallèlement aux représentations de l'amour de la Vierge pour son enfant, la littérature médiévale met fréquemment en scène une mère désespérée par la perte de son enfant : quelle que soit la fréquence de la mortalité enfantine, l'insensibilité maternelle n'est qu'un mythe. Les familles seigneuriales étaient d'autant plus puissantes qu'elles comptaient d'enfants : autant de futurs chevaliers ou de filles à marier. Les mères transmettent le sang et le lignage, qui est supposé avoir des qualités particulières : liés à la haute naissance, ce ne sont pas seulement le pouvoir et la richesse, mais un ensemble de qualités physiques et morales qu'il s'agit de perpétuer.

Même si, à partir du XIIe siècle, la sainteté n'est plus un apanage exclusivement aristocratique — les saints sont désormais de plus humble origine — c'est encore la mère qui livre combat pour défendre la sainteté de son enfant contre ceux qui voudraient l'empêcher.

Parallèlement, la crainte demeure devant le pouvoir de la mère. Plusieurs textes mettent satiriquement en avant les privilèges tyranniques qu'obtiennent les femmes grâce à leur ventre. Dans **Les quinze joies du mariage** (classique de l'antiféminisme de la fin du XIVe), on trouve la description de ce qui « attend le pauvre homme en la nasse du mariage », dont les mille caprices qu'il devra subir pour satisfaire les envies de la femme grosse.

Autre son de cloche, enfin, de l'époque : dans une lettre à Abélard, Héloise évoque la maternité « gâcheuse », « Les bibliothèques et les berceaux, les livres et les quenouilles » étant inconciliables. Cette vision est toutefois peu courante : elle n'est le fait que d'un minuscule cénacle d'intellectuelles.

Ceci montre à quel point la maternité est vécue de façon fort différente par les femmes selon leur milieu : Christine de Pisan le prouve en donnant des conseils différents aux bourgeoises, aux paysannes, aux marchandes ou aux femmes nobles.

Dès le XIVe siècle, la vision de la maternité se modifie. Les ravages de la peste noire ne peuvent qu'avoir eu des conséquences sur la représentation sociale de la

maternité, promesse du renouveau. Le couple se voit valorisé notamment par l'apparition, dans l'art religieux, du thème de la Sainte famille. Les siècles classiques s'annoncent, où différentes autorités s'empareront du destin maternel.

Le corps : fascination et effroi

Dès le XVIe siècle, les médecins manifestent un intérêt nouveau pour le corps de la femme. L'infériorité de la créature féminine sous-tend tout le discours médical, infériorité d'autant plus suspecte qu'elle est créditée de pouvoirs encore mal connus. Les croyances liées au « mystère » de la vie sont encore bien éloignées de la réalité. La conviction est tenace jusqu'à la fin du XVIIe siècle que toute la femme est construite autour, à partir de sa matrice : « Tota mulier in utero ». Selon Nicolas Venette (fin du XVIIe) il y a même des qualités physiques extérieures (voix agréable, yeux brillants et pleins de feux, etc.) qui indiquent sans ambiguïté une matrice en bon état. En outre, toujours selon lui, la semence de l'homme, comme celle de la femme, provient du sang. Le lait, mieux encore (sensibles s'abstenir) est le résultat de la cuisson du sang, et si les règles cessent lors de la grossesse, c'est déjà parce que le fœtus se nourrit de sang ! On est en plein vampirisme... On ne sera pas étonné que les descriptions de la matrice qu'en font les chirurgiens soient très nettement mêlées d'effroi...

Une affaire de femmes

Même si les écrits masculins se multiplient, aux XVIe et XVIIe siècles, sur la maternité, la naissance reste une affaire de femmes. Le savoir peu à peu, devient le monopole des médecins ; mais le savoir-faire reste l'apanage des matrones. L'accouchement est un spectacle ; les femmes se pressent autour de celle qui accouche. Lors de couches royales, l'assistance des dames de la Cour est un devoir que la reine est en droit d'exiger ; dans d'autres milieux, voisines et commères se chargent de composer l'assemblée.

L'accouchement : une affaire de femmes (gravure du XVIe siècle de Euch Rosslin)

La vision d'Honoré Daumier de la grossesse...

La dépossession du savoir des sages-femmes au profit de celui des chirurgiens ne fait donc que s'amorcer. Entre le XVIe et le XVIIe siècle, beaucoup de bonnes raisons sont là pour résister à ce mouvement : non seulement la pudeur des parturientes, mais la peur repousse aussi les médecins, car leur arrivée signifie un cas difficile. C'est la Cour qui contribuera à transmettre le pouvoir des femmes aux hommes : en 1663, Louis XIV fait appel à un chirurgien pour les couches de Mlle de la Vallière. Le modèle royal sera bientôt copié à la Cour, puis à la ville.

Un siècle plus tard environ, c'est la césarienne qui consacrera le pouvoir des médecins. Jugée jusqu'en 1750 comme une opération impraticable et mortelle, la césarienne sera pratiquée avec succès, pour la première fois, à la fin du XVIIIe par l'obstétricien Baudeloque. Ainsi, l'éventualité de cette opération encouragera désormais les familles qui peuvent se l'offrir à faire appel à un chirurgien plutôt que de se « contenter » d'une matrone.

La bataille du lait

Une des batailles les plus rudes et les plus longues fut sans doute celle de l'allaitement maternel. Unanimement depuis le XVIe siècle, les théoriciens de la maternité préconisent l'allaitement maternel. En vain, semble-t-il : pour les femmes du monde en tout cas, il y a des priorités plus importantes telles que la parure, l'ostentation, les « devoirs » liés à leur condition. En plus, il ne fait aucun doute à cette époque que les rapports sexuels gâtent le lait : « Une femme (...) connaît par expérience qu'en rendant le devoir dans ce temps-là, son lait se corrompt et devient totalement dommageable à son enfant » (Collet). Conséquence : celles qui le peuvent engageront des nourrices pour être chastes à leur place.

Mais les médecins ne démordent pas : mille maux attendent l'enfant qui a été nourri d'un mauvais lait, et mille maux guettent aussi la mère indigne, fièvre de lait, abcès, fluxion de poitrine, etc. La campagne pour le lait de la mère se fait d'autant

plus vigoureuse qu'elle ne concerne pas seulement les femmes du monde : d'autres ont besoin de se décharger de cette tâche, toutes les femmes qui travaillent aux côtés de leur mari, chez les artisans, à la boutique ou à l'atelier.

Les arguments avancés en faveur du lait maternel se fondent alors sur une certitude particulière : le lait maternel, n'étant autre que le sang de la mère, transmet des qualités physiques et morales. Aussi, à défaut d'y obéir, les femmes du monde détourneront les conseils des médecins en choisissant la nourrice de leurs enfants avec un soin extrême. Les directives d'Ambroise Paré, très précises sur ce point, et qui seront reprises aux siècles suivants, préconisent pour la nourrice les qualités suivantes : son corps doit être sans reproche, ni trop maigre, ni trop gras, elle doit avoir un beau visage (reflet des qualités morales). Il faut aussi surveiller son ascendance (« Elle doit être de race, ni de goutteux, ni de lépreux ») et sa descendance, puisqu'un enfant mâle sera signe d'une santé plus robuste...

L'exaltation de l'amour maternel

A partir du XVIIe siècle déjà, le statut de l'enfant se modifie. Celui-ci est davantage présent dans le monde des adultes. Signe de l'importance du mouvement, Furetière se moque, dans **Le roman bourgeois,** de cette mode qui selon celui lui manque tout à fait de dignité : « C'est la coutume de ces bons bourgeois d'avoir toujours les enfants devant leurs yeux, d'en faire le principal sujet de leurs entretiens, d'en admirer les sottises et d'en boire toutes les ordures ». Ce sont toutefois des mœurs citadines seulement : à la campagne, la tendresse est distribuée avec parcimonie ; il s'agit surtout de préparer ses enfants aux sévérités de leur sort futur.

C'est à partir de 1750 environ qu'on assiste à la « découverte » de l'amour maternel : s'il a existé de tout temps en mesure variable selon les femmes, la fin du XVIIIe siècle apporte la seule nouveauté d'en faire l'objet d'un discours : chez les philosophes, les médecins et les hommes d'Etat.

C'est évidemment avec Rousseau que s'opère la grande révolution : dans la Nouvelle Héloise, et plus encore dans l'Emile, il brosse les grands principes de la maternité idéale. Bien sûr, le retour à la nature en constitue le fondement : prêchant lui aussi pour l'allaitement maternel, il en donne pour raison la nécessité du contact charnel entre la mère et l'enfant pour développer le sentiment affectif mutuel.

La mère idéalisée par Rousseau n'en est pas moins limitée à des tâches précises : le Promeneur solitaire s'empresse de souligner que c'est aux hommes de fixer les principes de l'éducation.

S'il accorde aux mâles de n'être mâles « qu'en certains instants », il tient la femelle pour « femelle toute sa vie ; (...) tout la rappelle sans cesse à son sexe ». De plus (ainsi l'exige la logique du « naturel maternel ») il veut de bonnes mères non par vertu mais par goût : « sans quoi l'espèce humaine serait bientôt éteinte ».

Rousseau n'est pas resté lettre morte, loin de là. Son respect de la nature a eu quelques heureuses conséquences. Jusque là, l'enfant n'était considéré en quelque sorte que comme un « petit adulte ». Son emmaillotement en est le signe, qui visait à raidir, à faire tenir droit cet être souple et informe. Rousseau, dans l'Emile, s'oppose à cette habitude, comme à beaucoup d'autres contraintes physiques ou morales exercées sur l'enfant.

D'abord limitée à une élite, l'influence de Rousseau s'étend par la suite à d'autres milieux. Les abandons d'enfants, qui croissent de façon inquiétante à la fin du XVIIIe siècle, encouragent quelques bonnes âmes à secourir les mères et les encourager à élever leurs enfants elles-mêmes. Plutôt que d'alimenter les caisses des hospices pour enfants abandonnés, on cherche désormais à prendre le mal à sa source. Pour sauver l'enfant, il faut d'abord préserver sa mère : les principes rousseauistes ont marqué leur temps.

La maternité politique

Est-ce un hasard ? La révolution de 1789 opère une substitution de symboles entre la figure paternelle — masculine — du Roi, et la figure féminine, maternelle, de la Patrie. C'est le début d'une politique en faveur des mères qui suivra d'assez près les besoins de la nation...

La protection des mères, au XIXe siècle, dépendra très clairement des nécessités militaires. L'exaltation de la maternité prend un tout autre ton qu'au siècle précédent : c'est à celle qui aura le plus d'enfants qu'iront les honneurs d'un rôle bien compris. En même temps, les premiers poèmes consacrés à l'amour maternel apparaissent : la fibre romantique, qui exalte tous les sentiments, n'oublie pas celui-là.

Ce culte de la maternité aura des effets positifs : pour éduquer les enfants, il faut éduquer les mères, car leur rôle d'éducatrice est valorisé autant que celui de nourricière. Des cours seront organisés pour les mères, qui connaîtront un vif succès, jusqu'à la création, en 1867, d'un enseignement secondaire public pour les filles.

Un sujet reste tabou, paradoxalement, auquel l'enseignement des filles ne touche pas : c'est précisément de les préparer à leurs futures maternités : les jeunes filles de la fin du siècle ignorent encore tout de la manière dont leur corps fonctionne.

Enfin, l'industrialisation croissante de l'Europe au XIXe siècle fait des femmes un enjeu politique d'importance. Il y a plusieurs courants, entre ceux qui gardent la nostalgie d'une France rurale, où la mère reste dévouée aux siens, et entre ceux qui voudraient que l'Etat décharge les femmes de leurs tâches maternelles.

Même contradictoires, ces courants de pensée provoqueront, au seuil du XXe siècle, les premiers votes de lois protégeant la maternité : congés d'accouchement, congés de maternité, allocations compensatoires de salaires, etc.

La maternité contrôlée

La prévention des naissances s'amorce très nettement au XIXe siècle déjà : les préservatifs existent depuis 1843, et le diaphragme vaginal depuis 1880. En outre, la méthode des rapports interrompus est tellement notoirement connue que l'Eglise prend position : d'abord avec compréhension, puis en la condamnant sévèrement,

Carte postale de propagande à l'honneur des familles nombreuses... (non datée)

soucieuse du « fait effrayant » que constitue la diminution progressive des naissances. La dénatalité se fait en effet sentir au cours du siècle : Malthus trouve de nombreux partisans, parmi les anarchistes et les féministes entre autres.

C'est à ce phénomène que réagira très violemment, au début du XXe siècle, le corps médical, appuyé par l'Etat. Les passions se cristalliseront en particulier sur l'avortement qu'il faut, selon l'avis des médecins, réprimer sans tarder.

Simultanément, les découvertes de Pasteur diminuent la mortalité infantile en protégeant les tout petits des infections. On invente aussi la puériculture (en même temps que d'autres vocables du même genre, aviculture, horticulture, etc. !), ce qui déclenche d'abord l'indignation, ou l'hilarité, par son côté franchement évocateur d'élevage animal, jusqu'à ce que le terme soit repris en 1900 par d'autres professeurs, et ses préceptes appliqués.

Les mères à l'épreuve

La première guerre relancera le débat parmi les médecins, et jusque dans la grande presse, sur la compatibilité entre fonction maternelle et travail. Les pouvoirs publics — circonstances obligent — essaient de rendre ces deux rôles compatibles par la création d'institutions et de lois privilégiant les mères travailleuses. Il faut dire que dès le début de la guerre, manifestations et grèves se succèdent parmi les ouvrières, auxquelles le pouvoir se doit de répondre... aussi longtemps qu'il a besoin de l'emploi des femmes. Mais sitôt la guerre terminée, une campagne systématique sera menée pour renvoyer les femmes dans leur foyer. L'encouragement à la natalité, cela va de soi, repart de plus belle.

Ce sera le même scénario qui sera repris lors de la deuxième guerre : c'est le baby boom. Cette évolution de la natalité s'accompagne d'un progrès décisif dans tous les domaines touchant à la maternité et à la famille : obstétrique, gynécologie, protections légales et assurances, mais aussi contraception, puériculture et « arts ménagers ». C'est le triomphe de la technique au service des femmes, ou plutôt au service de la maternité. Curieusement, la simplification relative de celle-ci entraîne simultanément sa remise en cause de plus en plus fréquente parmi les femmes elles-mêmes : Virginia Woolf a donné le ton (« Moi qui jadis marchait dans les bois (...) je vais de chambre en chambre le plumeau à la main ») suivie de Colette Audry et Simone de Beauvoir en France.

C'est la conséquence du choix d'être mère, choix qui commence à peine à exister.

On connaît la suite : c'est celle qu'ont vécu nos mères, et que vivent les mères d'aujourd'hui. Dans un sens, leur histoire n'en est qu'à ses débuts : car elles existent depuis peu comme sujet historique. Ce qui est nouveau, c'est moins la liberté des mères que leur degré de conscience qui a changé. Ce qui s'est transformé, c'est le statut même du privé, qui est devenu politique. Privée, l'histoire des mères n'a jamais été écrite. Politique, elle devient un sujet d'étude : elle révèle, au-delà de ses particularismes, de ses silences et de ses lacunes, une continuité.

Que l'histoire des mères ne soit pas encore sortie de l'autre histoire... celle qui de tout temps a été écrite, est en soi-même une donnée historique. Encore fallait-il le montrer : c'est ce qu'ont fait Yvonne Knibiehler et Catherine Fouquet, avec conviction. ● *Corinne Chaponnière*

« L'histoire des mères, du Moyen-Age à nos jours » d'Yvonne Knibiehler et Catherine Fouquet, Ed. Montalba, en format de poche dans la collection « Pluriel ».

Prospectus diffusé par le Commissariat général à la famille, créé en 1941. INRDP, collections historiques. Tiré de « l'Histoire des mères », p. 333